



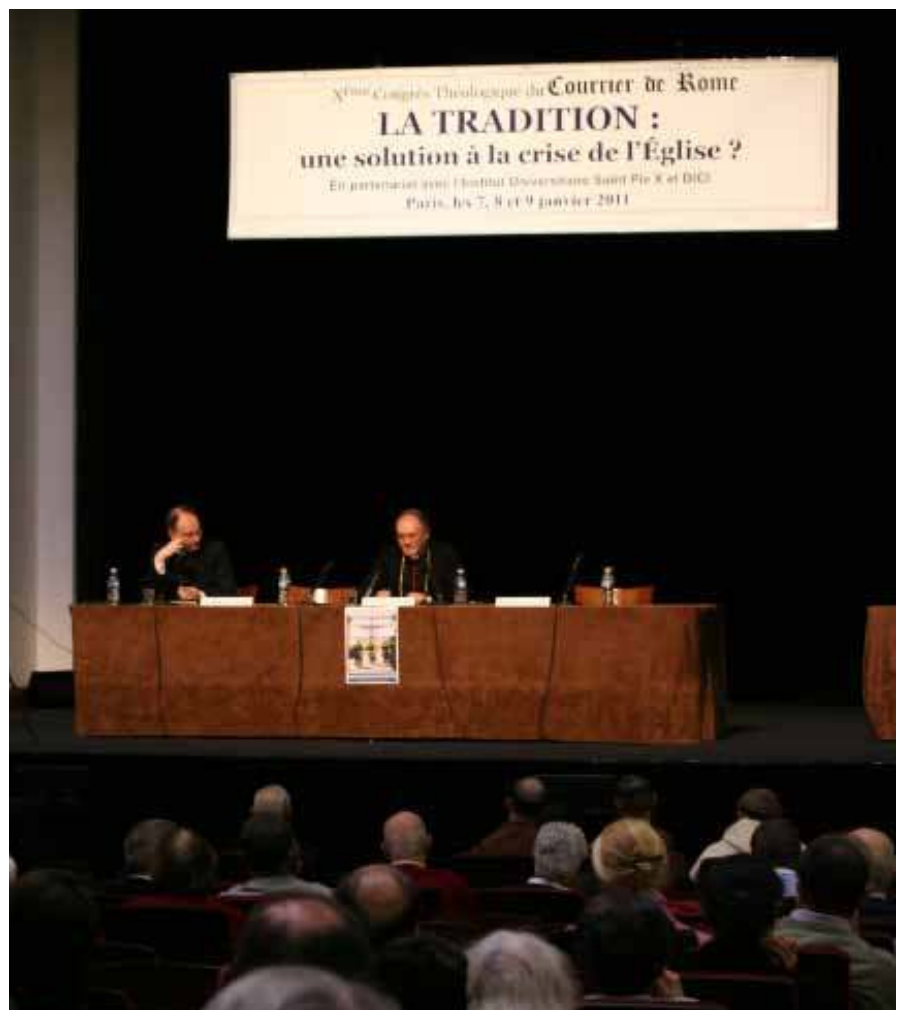
QU'EST-CE QUE LA FRATERNITÉ SAINT-PIE X PEUT APPORTER À L'ÉGLISE AUJOURD'HUI ?

Le 9 janvier 2011, dans le cadre du X^e congrès théologique du Courrier de Rome, à Paris, Mgr Bernard Fellay, Supérieur général de la Fraternité Saint-Pie X, a répondu aux questions que se posent tous les catholiques attachés à la Tradition après l'annonce d'une troisième réunion interreligieuse à Assise. Il a également parlé des entretiens doctrinaux avec Rome et de ce que la Fraternité pourrait apporter à l'Eglise aujourd'hui, dans la crise qui la secoue.

Comment voyez-vous la réunion d'Assise, annoncée pour octobre 2011 ?

Je dirais que cela ne va pas du tout. Cela fait peur, et pas seulement peur car l'on se dit : « Et le Bon Dieu, comment est-ce qu'Il voit ça ? Est-ce que ce n'est pas un outrage suprême ? Il est le seul médiateur, le seul chemin, le seul qui peut donner la paix ». Or là, c'est comme si on essayait de prendre un autre chemin, un autre moyen. Et celui qui propose cet autre chemin et cet autre moyen, c'est son Vicaire. Moi je vous le dis, j'en ai froid dans le dos. Voilà comment je perçois de prime abord ces journées d'Assise. On peut bien penser que Benoît XVI va essayer de mitiger la portée de cette rencontre, mais au fond on ne sait pas encore, on est dans de l'hypothétique. On peut se dire qu'il va essayer de nier les choses qui se sont réellement passées lors de la première réunion d'Assise, mais même à la deuxième ce n'était guère mieux.

Rappelons-nous ces événements. La deuxième fois on avait dit qu'on n'allait pas répéter ce qui s'était passé à la première. Car la première fois on avait mis des églises à la disposition de toutes les autres religions, des églises catholiques. Chaque fois ce fut une profanation de ces lieux sacrés par ces « prières », par les cultes qui s'y sont déroulés. L'une des plus graves



profanations fut commise par des bouddhistes qui trouvèrent que le tabernacle était un joli piédestal pour leur bouddha. Et ils ont mis au-dessus la statue du bouddha ! On ne sait plus quoi dire, on a le souffle coupé quand on voit ça. Alors on nous a dit pour la deuxième rencontre d'Assise : non, on ne va pas répéter cela. Cette fois-ci on ne va pas donner des églises,

on va leur donner des salles dans le grand monastère franciscain d'Assise. Mais pour rendre la chose plus facile aux non-catholiques, on avait retiré les croix. Il n'y avait plus de croix. Cela dit tout. Et d'une manière qui fait mal. On enlève donc le grand moyen du salut donné aux hommes. Mais on ne peut pas faire cela ! Et comment un chrétien pourrait-il re-



noncer à la croix ? C'est insensé. La croix, c'est le moyen de toutes les grâces. Alors on accepte de renoncer à cet unique moyen ! Mais pour être avec qui ? Pour être avec des hommes et pour prétendre qu'ainsi ensemble on pourra mieux aller à Dieu ? C'est à hurler !

Quand on dit 'foi', on veut dire qu'on accepte pour vrai quelque chose dont on n'a pas la preuve par soi-même, quelque chose que l'on ne peut pas démontrer soi-même. On peut ainsi parler d'une foi humaine, comme la foi de l'élève devant le maître qui enseigne quelque

a qu'une qui est surnaturelle, il n'y en a qu'une qui est infusée comme vertu dans l'âme par Dieu. Et seul Dieu peut faire cela.

Cette foi, pour être réalisée, a besoin d'un objet qui est un objet surnaturel, au-dessus de notre nature. Cet objet de foi, c'est ce que Dieu connaît de Lui-même, et pour poser un acte de foi il faut encore une lumière surnaturelle, qui est la lumière du Saint-Esprit. Donc cet acte est tellement différent de tous les autres actes de foi, de toutes les autres croyances, que l'on peut dire que jusqu'au Concile Vatican II, l'Eglise a soigneusement évité l'emploi du mot 'foi' pour les autres religions. Elle utilisait alors le terme 'hérésie' et non pas 'foi'. Ce qui est juste, car l'hérésie est une foi qui se trompe, c'est une fausse foi, une foi qui n'est plus surnaturelle. Ce n'est donc plus une vertu infusée par Dieu, elle a été brisée, elle est devenue un simple critère humain, elle est réduite à un jugement humain : c'est moi qui décide que je peux accepter cela, et que je n'accepte pas ceci. C'est exactement ce que fait le protestant. Dans la croyance protestante, c'est l'homme qui décide : cela me plaît ; cela ne me plaît pas. Mais Luther avait quand même ajouté un élément entre guillemets, le 'surnaturel', parce qu'il disait que c'est le Saint-Esprit qui inspire directement l'âme. Il éliminait donc l'Eglise qui nous apporte la foi précisément : *fides ex auditu*, par l'enseignement de l'Eglise. Mais pour Luther c'est tout simplement une illumination directe du Saint-Esprit. Voilà pourquoi il y a autant de sectes protestantes que de protestants, elles se multiplient à l'infini parce que chacun peut prétendre recevoir cette lumière directe du Saint-Esprit. On voit bien dès lors que cette 'foi' reste humaine, au fond, et c'est la grande différence entre la foi catholique et toutes les autres 'fois'.



La 1^{ère} réunion interreligieuse d'Assise, en 1986.

Qu'est-ce qu'on va nous dire cette fois-ci ? Comment est-ce qu'on va justifier cette troisième rencontre ? Il y a une parole de Benoît XVI qui est déjà effrayante en elle-même. Il a annoncé ce renouvellement d'Assise, le 1^{er} janvier, et il nous dit que les croyants, donc les croyants de toutes religions, en restant fidèles à leur foi, vont être les garants de la paix. Mais de quelle foi s'agit-il ? Ne joue-t-on pas sur les mots ? Qu'est-ce que c'est que la foi ? Et qu'est-ce qu'on dit lorsqu'on parle de 'foi' à propos de toutes les religions ? En philosophie on appelle cela une analogie : le même terme est utilisé dans plusieurs circonstances différentes, et l'on dit la foi du catholique, la foi du protestant, la foi du bouddhiste... La définition de l'analogie est la suivante : *in se diversa, secundum quid unum*, d'un certain point de vue on trouve quelque chose d'identique, mais en soi c'est différent, ce n'est pas la même chose. Ici, on fait croire que c'est la même chose.

chose sans le prouver, comme pour un fait historique. Il répètera ce qui est dans le manuel, et il n'en donnera aucune autre preuve, il ira peut-être faire un tour sur un site archéologique pour montrer : « voilà, ici, il y a une maison romaine », ou bien « là vous avez la couronne de Charlemagne ». Il apportera une preuve historique particulière, mais la plupart du temps on ne donne pas de preuves, c'est tout simplement l'autorité du maître qui est reconnue par l'élève, et qui ainsi donne foi à ce que lui dit son maître. On accepte pour vrai, au nom de l'autorité de celui qui enseigne, ce qu'il dit. Dans ce sens-là, on peut parler de 'foi'. Mais c'est un terme qui s'il est ainsi appliqué à la religion, devient extrêmement dangereux, dangereux parce qu'alors on risque de mélanger des choses qui ne peuvent pas aller ensemble. Et c'est bien pour cela que l'Eglise ne parle pas de 'foi', lorsqu'elle parle des autres religions. La foi, il n'y en



Or, mettre la foi catholique au même niveau que les autres et dire en plus que l'adhésion de chacun à sa 'foi', dans sa religion, sera le garant de la paix, là franchement on ne comprend plus rien. Et cela fait peur parce qu'il y a une encyclique où on trouve cette description de la foi, c'est *Pascendi*. Dans l'encyclique de saint Pie X contre le modernisme, il y a bel et bien cette description où la foi est réduite à une production du subconscient de chacun : on a besoin d'un dieu, alors on s'en fait un ! C'est la grande explication moderne des religions. Mais si c'est cela la religion catholique, alors il n'y a plus qu'à fermer les églises, c'est fini. Comme le dit saint Paul : si Notre Seigneur n'est pas ressuscité, nous sommes les plus pauvres des hommes, notre foi est vaine, vide.

Il y a tellement d'implications derrière l'évènement d'Assise, tellement de portes qui s'ouvrent sur des soupçons et même jusqu'à la négation de Dieu. Car on ne peut pas mettre Dieu au même niveau que les hommes, cela ne va pas du tout, c'est très grave. On ne peut guère aller plus loin. Pourquoi ? Parce que fatalement on lèse les droits de Dieu dans cette réunion interreligieuse. Quand on essaye de mettre Dieu au même niveau que les hommes en vue d'obtenir le bien de la paix, c'est une offense épouvantable faite à Dieu.

Or, Assise est devenu maintenant un symbole. De dire qu'on y va pour fêter les 25 ans de ce symbole, même si on va tenter de le nettoyer, de le corriger, on n'enlèvera pas la portée du symbole. Il y a un message derrière Assise, et le seul moyen d'effacer ce message, c'est que le Vicaire du Christ, à cette occasion, dise à toutes les autres religions : « Il y a un seul Nom sous le ciel qui a été donné et par lequel on puisse être sauvé, et c'est Notre-Seigneur Jésus-Christ. Convertissez-vous ». Si cela se fait, alors là oui d'accord !

En raison des entretiens théologiques en cours, la Fraternité Saint-Pie X est-elle contrainte à rester discrète ?

Ces discussions se déroulent dans des circonstances très précises, celles d'une forte hostilité de la part d'une très grande partie de l'Eglise officielle contre nous. Disons que, pour simplifier, les progressistes voient d'un très mauvais œil ces discussions elles-mêmes. Ils ne les verraient d'un œil favorable qu'à la condition que la Fraternité se mette à plat ventre et dise 'amen' au concile. Or cela n'est pas une discussion. Du moment qu'on dit 'discussion,' on veut dire qu'il y a une présentation d'arguments, de visions différentes, il s'agit d'un échange de vues divergentes. Et même cela, parce que la Fraternité rappelle tout simplement la présentation traditionnelle donnée par le magistère de l'Eglise, sur tous les points – car nous voulons absolument adhérer à l'enseignement de l'Eglise – ces discussions, les progressistes les voient d'un très mauvais œil.

On a pu le constater... Mais reconnaissons-le, pas seulement les progressistes mais aussi 'le monde', peut-être faudrait-il dire 'les marchés', disons donc le monde hostile à l'Eglise, représenté de manière schématique par les grands médias. Or, cet ensemble qui est très hostile à la Fraternité, on le voit au moins depuis le concile, a une influence énorme sur la vie de l'Eglise par la pression médiatique. Le seul moyen de pouvoir discuter sur le fond exige d'être libéré de cette pression médiatique. Ce qui oblige à la discrétion, discrétion qui a été reconnue tant du côté de Rome que du nôtre. Il y a tellement d'ennemis que si l'on disait « lundi prochain, on va parler de la liberté religieuse », vous pouvez – ce n'est pas difficile – imaginer à quel point ces ennemis essaieraient de torpiller le débat par toutes sortes de nouvelles directes

ou indirectes, peu importe, pour indisposer d'un côté ou de l'autre, pour créer une atmosphère passionnelle qui rendrait pratiquement impossible la discussion.

Les thèmes doctrinaux abordés sont déjà tellement brûlants. Simplement dès qu'on prononce le mot 'concile', il vous saute des mains. Alors traiter de cet objet tellement chaud à ce niveau-là ! Parce que déjà rien que la possibilité de cette discussion est quelque chose d'assez inouï. Le fait que Rome, que le magistère suprême permette à quelqu'un de venir exposer une thèse en partie opposée à celle qui est présentée officiellement, ou même contradictoire, c'est inouï, cela ne s'est jamais vu.

« On ne peut pas mettre Dieu au même niveau que les hommes, cela ne va pas du tout, c'est très grave. »

La réponse du magistère a toujours été : « Rangez-vous ». C'était la fulmination de l'excommunication pour qui n'est pas sage, après peut-être quelques monitions préalables, mais assez vite, et puis c'est tout. On ne discute pas avec Rome. Rome ne peut pas se permettre qu'on discute ses décisions. Et elle se prévaut de privilèges, tel celui de l'infaillibilité – si c'est bien l'infaillibilité qui est en jeu – aussi on ne peut pas discuter avec elle. Ainsi le fait qu'il y ait déjà eu cette ouverture, peu importe comment on la comprend, cette discussion, c'est quelque chose d'inouï, proprement inouï. Et les progressistes le sentent très bien. Ils font tout pour la saborder.

J'ai eu plusieurs exemples de ce qu'ils font pour indisposer et pour provoquer les parties en présence. Aussi, de notre part, c'est voulu, c'est délibéré : nous voulons essayer



de créer un climat serein autour de ces discussions. Evidemment, cela peut avoir pour conséquences indirectes que sur certains thèmes non connexes, mais parfois connexes à ces discussions, on peut avoir momentanément l'impression que la Fraternité ne va pas parler avec autant de véhémence que dans d'autres occasions. Ce n'est pas impossible. Mais si l'on conserve bien la vue d'ensemble que j'ai rappelée, on comprend. En revanche si on perd cette vue d'ensemble, si on ne voit qu'un objet particulier, on dira alors : « Qu'est-ce que la Fraternité est en train de faire ? Elle est en train de capituler. Elle se tait ». Non, je dirais que c'est une question de tactique.

Dans une guerre, il y a des moments, des phases différentes les unes des autres. Il y a la préparation de mouvements qui demande plus de calme. Il y a des préparations avant un assaut, qui seront précédées par un bombardement préalable ; on ne le fait pas n'importe quand ce bombardement, mais juste avant l'assaut. On essaye de secouer les forces ennemies, les affaiblir, par ce bombardement ; on ne va pas le faire pendant que nos propres troupes se trouvent sur le même terrain, on le fera avant. C'est normal, on ne peut pas tout faire en même temps. Eh bien ! Il y a de ces circonstances aussi dans notre combat pour l'Eglise. Il est évident que cette phase de discussions ne va pas durer éternellement, et elle ne veut pas du tout dire qu'on se range, absolument pas ! Quand il faut dire les choses, on les dit quand même. Mais c'est vrai que d'une manière arrêtée, délibérée, on a fait ce choix, et je pense que c'est le seul moyen d'arriver à discuter vraiment. Car si le climat est trop excité, on n'arrive même pas à discuter.

Si on se lance dans une polémique, il y a nécessairement un élément personnel : on harponne une personne ; mais cette personne est of-

fensée et pendant qu'elle est offensée, elle ne pense qu'à l'offense, elle ne pense plus à l'argument présenté. Aussi lui donner un argument même des plus intéressants au moment où elle est offensée, cela ne sert à rien. A ce moment-là, la personne est blessée et ne voit plus que cela : « ce contradicteur est un méchant, il m'a blessé ». Il est donc normal que pendant qu'on essaye de discuter, on tente de conserver une certaine sérénité, un certain calme extérieur. Ce qui ne veut pas dire qu'on a capitulé, qu'on est en train de faire des concessions.

« J'ai demandé : Mais qu'est-ce que vous attendez de la Fraternité ? (...) La réponse unanime a été : la doctrine ».

Absolument pas. Il n'en est pas question. Il faut bien comprendre que c'est une question de prudence, de simple prudence, autrement dit d'application des moyens proportionnés pour obtenir la fin qui est toujours celle qui n'a pas changé, à savoir le triomphe de la Tradition, rien d'autre. On espère toujours qu'il y ait, à la fin, une croix sur Vatican II. C'est tout. Combien de temps cela prendra ? Peut-être que cela prendra du temps. Est-ce que nous verrons nous-mêmes la fin de cette crise ? Je ne me pose même pas la question. Je me dis que cela ne vaut pas la peine de se la poser. Si elle vient, tant mieux. Mais il ne faut pas compter le temps, car il s'agit de renverser un mouvement d'idées délétères qui a paralysé l'Eglise. Et cela ne se fait pas en un jour. C'est toute une mentalité qu'il faut changer. Personnellement je n'attends pas de fruits immédiats de ces discussions.

Néanmoins, on commence à voir certains éléments qui portent des

fruits. Des fruits, cela ne signifie pas que demain, par exemple, le Vatican ou le pape déclare : « Vatican II, c'était un échec ». Non ! D'ailleurs ce n'est pas possible tout simplement. Ce n'est pas possible humainement. Il faudrait une sérieuse intervention du Bon Dieu pour que non seulement une telle chose se réalise, mais aussi pour qu'elle se réalise avec fruit. Oui, le Bon Dieu peut retourner tous les cœurs en moins d'une nuit, en un instant. Mais d'habitude Il n'agit pas ainsi. D'habitude Il passe par tous les degrés et petit à petit cela évolue, cela change. Je pense à cette parole de celui qui était à l'époque Mgr Ranjith, aujourd'hui cardinal, il me disait : « On ne peut pas éliminer la nouvelle messe en un seul coup ; il faudra plusieurs étapes ; cela prendra vingt ans, cela prendra une génération ». Voilà comment à Rome ceux qui veulent le bien de l'Eglise pensent. Nous, trop facilement, nous disons : « La nouvelle messe, au placard ». Cela ne marche pas comme cela, c'est tout. Et donc, dans des phases intermédiaires, il y a ainsi un petit peu de mieux, et encore beaucoup de moins bon ou de mal. Ceux qui ne veulent regarder que cet élément moins bon s'exclament : « Cela ne sert à rien ce Motu Proprio, regardez, c'est tout mauvais, etc. » Non, c'est un pas, un petit peu mieux. Ce qui ne signifie pas que tout est bon, c'est un mouvement qui a été commencé, un mouvement vers le mieux, un mouvement de restauration qui prendra beaucoup de temps. Aussi ne tombons pas dans le piège en disant : « Tout est bon maintenant. C'est gagné. C'est la victoire ». Non ! Quelque chose a commencé. Un début de restauration, c'est tout. La bataille fait rage. Il ne faut pas dire : « C'est fini, il n'y a plus de guerre ». Ce n'est pas vrai. Cette guerre continue. Et nous avons justement aujourd'hui sous les yeux un certain nombre d'événements qui nous montre à quel point la guerre est encore bel et bien là.

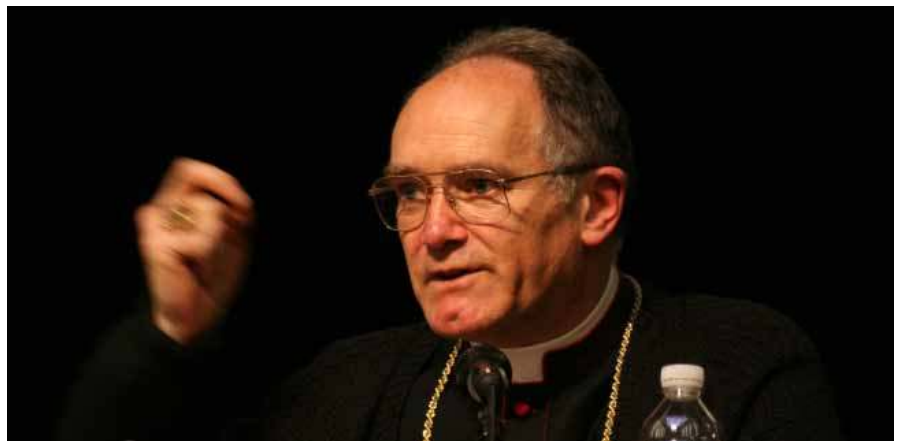


Il nous faut faire attention à être très réalistes. Il ne faut pas se laisser emporter par ses espérances, par ses désirs. La réalité est dure. Néanmoins, encore une fois, il y a un mieux.

Qu'est-ce que la Fraternité Saint-Pie X peut apporter à l'Eglise aujourd'hui ?

Le sacerdoce, la messe qui demeurent des essentiels ! Mais en parlant avec des prêtres qui se rapprochent de la Fraternité nous apprenons qu'ils attendent de nous autre chose encore. Ces prêtres, il y en a un nombre certain, par exemple, au mois de mai, ils étaient presque 30 prêtres diocésains d'Italie, à l'occasion d'une réunion près de Rome. Une trentaine de prêtres dont certains ont fait le choix de la Tradition, d'autres sont en train de le faire, et à qui j'ai demandé : « Mais qu'est-ce que vous attendez de la Fraternité ? ». On pourrait s'attendre à une réponse telle que : « Apprenez-nous à dire la messe traditionnelle, puisque vous avez approfondi cette question, dites-nous comment on chante l'épître, comment on encense l'évangéliste à une messe solennelle... ». Eh bien ! La réponse unanime a été : « La doctrine ». Je crois que c'est un élément capital qui correspond à la réalité de ces jeunes prêtres, à savoir des lacunes abyssales. Ils ont la foi, c'est vrai, ils ont bien cette vertu qui a été infusée par le Bon Dieu au baptême, mais cette foi se trouve presque sans objet, ou avec un objet extrêmement flou. Ils ont la foi, mais ils ne savent pas trop ce à quoi ils croient ; ainsi ils pensent croire mais ils se rendent compte tout d'un coup qu'ils ne savent rien.

On nous a rapporté, hier, qu'un vicaire général avouait : « Si on me posait les questions du Catéchisme de saint Pie X, je serais incapable de répondre. On ne nous a jamais enseigné, jamais dit ». Cela est effrayant, n'est-ce pas ? Mais on en



est là. Le nombre de prêtres qui m'ont dit : on n'a rien appris ! Ils ont des titres universitaires, ils ont passé des années et des années d'études avant leur sacerdoce, et ils reconnaissent : on n'a rien appris. Evidemment cela ne veut pas dire absolument rien, mais cela veut dire rien par rapport à cet objet de foi qu'ils devraient connaître, qui devrait être leur vie. Sur ce sujet, ils ne savent pas, on ne leur a pas donné d'enseignement. Aussi leur première demande lorsqu'ils s'adres-

sent à nous : la doctrine. C'est très profond, très important, car plein de leçons. Combien de personnes ont fait ces remarques lorsque le Motu Proprio est arrivé, et même déjà auparavant, à propos de ces jeunes prêtres qui venaient à l'ancienne messe : « Mais ils ne savent rien, ils sont emplis d'hérésie, cela va faire des messes sacrilèges ... ».

Voyez-vous, le prêtre qui s'approche de l'ancienne messe, reproduit un processus qui devient gé-



néral, je le vois tant et tant de fois, qu'on peut dire que c'est un processus habituel. Le premier contact avec l'ancienne messe correspond à la découverte d'un monde qu'ils ne connaissent pas, mais qu'immédiatement ils reconnaissent comme l'authentique : « la messe catholique, c'est cela ! ». En même temps, ils voient qu'ils ne savent pas trop bien ce que c'est. Mais du moins ils

messes. Parfois il va essayer de le nier, parfois il aura quantité de circonstances concrètes qui vont peut-être l'inciter à biaiser, à trouver des solutions intermédiaires, mais quelque part au fond de lui-même... Cela aussi combien de fois l'ai-je vu ? Ces prêtres qui me demandaient : « Qu'est-ce que je dois faire ? », qui exposaient leur situation et qui essayaient de se proté-

chose de purement spéculatif. Ce sont toutes les épîtres qui nous disent : la foi sans les œuvres est morte, elle doit passer à l'action. Et avec ces œuvres forcément, on aura leur moralité, c'est-à-dire leur fidélité aux commandements de Dieu. Chez ces prêtres aussi on voit cette mise en ordre de leur vie, et pas seulement de leur vie propre, mais de celle de leurs ouailles. Leur prédication, leur enseignement, ce qu'ils vont dire aux fidèles va aussi changer. Tout se remet en place, c'est absolument extraordinaire de constater comment la messe tridentine est réellement l'antidote à cette crise de l'Eglise, et de voir aussi comment le prêtre qui se laisse toucher par ce remède petit à petit reprend sa place. Et reprenant sa place, il exerce de nouveau ce rôle de vrai médiateur qui est le sien, celui auquel il est appelé par le Bon Dieu. Je l'ai vu si souvent ce processus, ce n'est pas du tout une spéculation, c'est une pure description de ce que ces prêtres me disent vivre.



« La messe reste le centre de la vie des hommes et il faut de nouveau l'apporter aux hommes, car ils ont été séparés d'elle. »

voient en gros, et ils sentent qu'ils devraient connaître beaucoup mieux, beaucoup plus, d'où leur volonté d'apprendre. Et alors ils se tournent tant bien que mal vers le puits de la science de la foi qu'est la théologie catholique. Il est remarquable de constater qu'à ce moment-là ils ne se trompent pas, ils ne vont pas chercher la réponse chez Schillebeeckx, ils vont chez saint Thomas. Ils ont comme un petit radar qui s'allume : où faut-il chercher cette science ? C'est là qu'il faut aller ... Je suis plein d'admiration en voyant comment le Bon Dieu travaille sur les âmes et comment la messe travaille sur ces âmes sacerdotales.

Assez vite ce prêtre, qui est entré en contact avec l'ancienne messe, voit très bien de nouveau l'abîme qu'il y a entre les deux

ger et qui – lorsque je leur disais qu'en fait ils n'avaient pas le choix, qu'il n'y avait qu'une décision qui était la vraie – alors reconnaissaient : « C'était bien ce que je pensais ! ». Mais ils essayaient de trouver une échappatoire.

Vous avez toute une reformation du prêtre qui s'opère lorsque le prêtre rentre en contact avec la messe traditionnelle. C'est absolument remarquable. Ce travail de la grâce sur le prêtre à travers sa messe est quelque chose d'extraordinaire. Et là, nous sommes bien placés pour en parler parce que ces prêtres nous exposent ce qui se passe en eux.

Il y a un pas suivant, et ce sera la morale. C'est-à-dire la mise en acte de cette foi redécouverte. La foi ne peut pas rester quelque

Vous avez donc ces deux éléments, d'un côté la doctrine, de l'autre le sacerdoce. Au niveau de la doctrine, ce que nous apportons, ce n'est rien de propre ou d'original, mais c'est fondamental. C'est tout d'abord l'objectivité, le réalisme. On vit dans une époque que l'on peut dire cérébrale, une époque de l'idée et de l'idéologie. Une époque où toute la philosophie moderne tourne sur elle-même, sur sa pensée ; elle est profondément touchée par les philosophes allemands Kant et Hegel. Après vous aurez des réactions, comme l'existentialisme, mais on ne sort pas des élucubrations. Dans sa tête, on fait des mondes, on spéculé, on cause, on parle de tout, et on refait des mondes, puis on les défait, mais cela n'a pas d'influence sur la vie. Ce monde est un monde coupé de la réalité. Il y a une effroyable dualité dans le monde moderne tout en façade. Vous avez la vie réelle et derrière une vie d'ap-



parences, il n'y a plus aucune cohérence entre l'être et le paraître. Il n'y a plus de vérité des choses, ni dans l'adhésion de l'intelligence, ni dans l'application concrète.

Parce qu'on a coupé la pensée du réel, on n'est plus réaliste. Or je suis certain que là aussi, le fait d'adhérer à la philosophie pérenne, à la philosophie scolastique apporte beaucoup aux jeunes prêtres. Ce n'est pas du tout notre mérite, c'est simplement ce que nous faisons et ce que l'Église a toujours fait, mais cela rappelle aux hommes qui veulent bien revenir au réalisme que la nature reste la nature. L'homme honnête est bien obligé d'accepter la valeur unique de la pensée objective, soumise à un objet extérieur à l'homme.

Quand on se penche sur les élucubrations ecclésiastiques actuelles, que ne voit-on pas ! Vous lisez les livres de théologie d'aujourd'hui, c'est profondément insensé ! Il faut vraiment revenir au réalisme. Le Bon Dieu, lui est réel, ce n'est pas une idée, ce n'est pas une pensée, c'est une réalité, c'est la Réalité. Et de là tout découle. Il faut accepter la réalité du Bon Dieu. Cela a l'air d'être un peu fort, ce que je dis là, mais regardez ce modernisme qui est partout, on donne tellement d'importance au sujet que l'objet n'a plus aucune importance. J'ose citer le professeur Ratzinger qui, parlant du Credo, disait : « Les deux paroles les plus importantes du Credo, ce sont *Credo* et *Amen* », autrement dit : « je crois », « ainsi soit-il ». Mais il n'y a plus d'objet, la seule chose qui demeure c'est le sujet : *je crois, ainsi soit-il*. On ne sait plus à quoi on croit. On ne peut pas exprimer d'une manière plus forte le subjectivisme que de cette façon-là. Or c'est ce que l'on trouve partout dans l'Église et il faut en sortir. Bien sûr, je pense que le pape ne dirait plus cela aujourd'hui, mais parfois je me demande s'il n'a pas quand même envie de le dire.

Cette objectivité est capitale. Cela veut dire que peu importe ce que je pense du Bon Dieu, Il est, et Il n'a pas besoin de moi pour être. Mais si je pense mal ou de travers, cela va me coûter cher. Oui si je pense mal et si je fais mal, j'aurai une punition, c'est une des vérités que l'on appelle fondamentales, c'est la question de la rémunération de nos actions. Nous serons jugés sur ce que nous aurons fait. Cela est purement objectif, ce n'est pas du tout ma petite préférence personnelle : je serai jugé pour ce que j'ai fait, par le Bon Dieu. Cela remet tout en place. L'Enfer, le Ciel, le Purgatoire, tout se remet en ordre par ces affirmations de l'objecti-

« L'acte le plus élevé d'un être créé (...) c'est la messe. Pas seulement pour le prêtre, aussi pour les fidèles. »

tivité de Dieu. C'est très fort et le monde d'aujourd'hui a effectivement un grand besoin de l'affirmation de la sujétion de l'intelligence par rapport au réel. Sa soumission, car nous sommes bien dans un état de soumission au réel. Ce n'est pas nous qui faisons le réel, il est là et à nous de l'accepter comme il est, et après de travailler sur ce réel. La vérité est l'adéquation de notre intelligence au réel, et non la soumission du réel à notre intelligence.

La messe reste le centre de la vie des hommes et il faut de nouveau l'apporter aux hommes, car ils ont été séparés de leur messe. La nouvelle messe les a aliénés, les a rendus étrangers, et c'est pourquoi il y en a tant et tant qui ont abandonné toute pratique purement et simplement, tant cela a été insupportable. Il faut les faire revenir, il faut donc qu'ils retrouvent ce point central. C'est l'acte le plus élevé d'un être créé dans la condi-

tion de notre pèlerinage sur terre. Réellement ce que nous pouvons faire de plus haut, de plus parfait, c'est la messe. Pas seulement pour le prêtre, aussi pour les fidèles. Vous ne pouvez pas poser d'actes de l'intelligence ou de la volonté qui soient plus hauts que ceux qui sont posés au cours de la Sainte Messe. Vous ne pouvez pas, il n'y a pas plus grand. C'est tellement important et si peu d'âmes le savent ! Il n'y a rien de plus grand, car c'est vraiment à ce moment-là qu'on arrive à honorer Dieu comme il faut. Nous sommes sur terre pour glorifier Dieu, et c'est là que nous le faisons vraiment, au plus fort. Pourquoi ? Parce que ce n'est plus nous, c'est nous avec Jésus, c'est Jésus en nous. Jésus qui nous donne son Sacrifice, et ainsi tous ses trésors deviennent nôtres. Ils sont nôtres parce qu'ils sont les trésors de l'Église et comme ce sont ceux de l'Église notre désir le plus cher est qu'ils ne restent pas nôtres, mais qu'ils soient bien les trésors de tous les catholiques. Voilà notre désir le plus cher ! Que l'Église reprenne sa tradition, réassume ses biens ! On ne peut pas dire que l'Église en tant que telle les ait perdus, ni oubliés, mais il faut qu'elle les réassume, il faut qu'elle les présente à nouveau et les redonne aux âmes assoiffées. Evidemment cela ne se fait pas sans combat.

Encore une fois il ne faut pas se tromper. Devant nous, je pense qu'il y a des temps difficiles. Difficiles parce que les progressistes ne sont pas morts, mais ils sentent bien qu'ils perdent pied, ils sentent qu'ils n'ont pas de postérité, que les jeunes générations qui arrivent maintenant ne sont pas de leur côté. Il y a un immense espoir, c'est vrai, mais cela reste de l'ordre de l'espoir. Ce n'est pas encore une réalité. La réalité actuelle c'est celle d'un combat qui donne certains signes très nets, et pendant les trois jours de ce congrès vous avez eu plusieurs illustrations de quelques avancements, de



quelques améliorations d'un certain nombre de prêtres, d'évêques qui se tournent résolument vers la Tradition. On le voit moins dans les diocèses qu'à Rome et, paradoxalement, à Rome demeure encore un pouvoir fort entre les mains des progressistes. Cependant à Rome même il y a un nombre de plus en plus important de prêtres, de prélats, d'évêques, et même de cardinaux – eux, ils ne sont pas très nombreux – qui prennent goût à l'ancienne messe. Il ne faut pas penser que pour tous ces ecclésiastiques la liturgie ancienne relève du folklore, il y a quand même chez eux une sincérité certaine. Ils ne sont pas tous des adeptes du carnaval romain. Ce serait une erreur de penser que tout le monde est comme cela à Rome.

Aussi convient-il de porter un jugement très nuancé. Il faut distinguer et ne pas lancer la pierre trop facilement sur tout. C'est une période nouvelle, il y a vraiment quelque chose de nouveau, ce n'est pas parfait, loin de là. Il faut garder cette estimation des choses faite de distinctions. C'est très important ; si l'on rejette tout ou si l'on accepte tout on sera dans l'erreur. Et il faut continuer l'effort. Nous ne sommes rien d'autre que des instruments dans les mains du Bon Dieu. Ne nous donnons pas plus d'importance que nous n'en avons réellement. Tant que le Bon Dieu veut nous utiliser, allons ce chemin. Espérons qu'Il veuille bien nous utiliser. Autant qu'Il le veut, autant qu'Il lui plaît, mais c'est son affaire. Pour nous il faut prier et rester au niveau surnaturel ; l'Eglise est surnaturelle, essentiellement surnaturelle, donc l'action sur l'Eglise n'a de fruits, n'est valable que si elle reste à ce niveau, il ne faut jamais oublier cela. Dans toutes ces analyses que je fais, il y a bien sûr le côté humain de l'Eglise, mais cela n'a de valeur qu'en relation avec l'autre élément, celui de la vision surnaturelle des hommes et des événements. L'Eglise reste essentiel-

lement surnaturelle, elle reste un des mystères de notre foi ; il y a en elle une grande partie qui est perceptible par notre raison, mais si on s'en tient au niveau de la raison, on manque l'essentiel de l'Eglise. Et je dirai que ce regard surnaturel fait aussi partie de notre contribution dans la crise actuelle.

Quel est le rôle des laïques dans le contexte actuel ?

La Tradition telle qu'elle se vit dans les familles catholiques, est bien une tradition vivante et en conséquence une tradition vivable, dans la mesure où ces familles montrent qu'il est possible de vivre ainsi. Je crois que c'est une démonstration très impor-

« Vous rendez ce témoignage au monde et surtout au Bon Dieu que cette vie dans sa grâce est tout à fait possible aujourd'hui. »

tante ; on sent depuis le Concile Vatican II comme une espèce de désespoir, de désabusement dans l'Eglise. On voit une perte de contact avec le monde, on sent que le monde s'en va et l'on cherche un moyen... c'est l'explication même de l'aggiornamento conciliaire telle qu'elle a été donnée par les autorités officielles. Pourquoi l'aggiornamento ? Pour essayer de retrouver ce monde qui s'en va, ce monde perdu. Le problème est que les moyens préconisés ont été beaucoup trop humains, alors qu'en vivant simplement, en suivant les principes éternels que l'Eglise a toujours préconisés, les fidèles attachés à la Tradition font la démonstration quotidienne que cette vie, qui a toujours été celle de l'Eglise, est vivable. Certes ce n'est pas facile, cela demande beaucoup de sacrifices, mais la vie chrétienne est tout à fait possible

aujourd'hui. Vous en faites la démonstration concrète.

A d'autres époques l'Eglise insistait par exemple sur le rôle des religieux, en leur disant : « Nous avons besoin de vous, parce que vous nous donnez le témoignage d'une vie de sainteté, selon les conseils évangéliques ; nous avons besoin de vous, comme d'un modèle qui nous tire vers le haut ». Dans le monde d'aujourd'hui, on peut dire l'Eglise a besoin de vous, laïques, vous qui vivez dans ce monde et qui vivez selon les principes de Notre Seigneur, qui vivez selon sa grâce. Et vous rendez ce témoignage au monde et surtout au Bon Dieu que cette vie dans sa grâce est tout à fait possible aujourd'hui. C'est très important parce que le monde contemporain fait tout ce qu'il peut pour laisser croire que c'est impossible car c'est trop haut ou c'est trop difficile ou encore c'est une vie d'extraterrestres... Or vous, tout simplement dans votre vie de tous les jours, vous montrez : non, non c'est tout à fait réalisable. Et de cet exemple l'Eglise a bien besoin, quand je dis l'Eglise, j'entends les autres fidèles. Aussi continuez, soyez édifiants car par là-même vous édifiez le corps mystique.

Pour conserver à cette conférence son caractère propre, le style parlé a été maintenu.

Dans une première réponse, Mgr Bernard Fellay avait traité de la mission de la Fraternité Saint-Pie X dans l'intention de son fondateur, Mgr Marcel Lefebvre. Le texte intégral de cette conférence sera publié, au cours de l'année 2011, dans les Actes du X^e Congrès théologique du Courrier de Rome (B.P. 10156 - 78001 Versailles cedex - Télécopie : 01 49 62 85 91 - courrierderome@wanadoo.fr).